

l'enfant et la télévision

par Evelyne Pierre, psychologue

La télévision et le plaisir

J'ai voulu commencer par la télévision et le plaisir parce que je crois que c'est le plus évident. Quand on voit des enfants devant la télévision, quand on les voit y courir, la première chose qui saute aux yeux, c'est qu'ils ont du plaisir à la regarder ; pas besoin d'être éducateur, spécialiste de l'enfance pour faire cette première remarque. Le plaisir, pour eux, c'est le spectacle : les histoires qu'on raconte, les gags, les astuces ; un émerveillement pour tout ce qui est mouvement, tout ce qui se renouvelle ou qu'ils ne connaissaient pas. Il y a aussi les émotions, la tendresse, la peur, le mal vaincu par les héros. Ils aiment tout cet univers d'histoires.

Le plaisir est aussi dans les rites et les habitudes. Ils s'intéressent aux feuilletons, aux séries, pour les personnages qu'ils reconnaissent. Ils savent que tel jour, à telle heure, après avoir fait leurs devoirs, ils pourront les retrouver ; cela s'inscrit dans les activités quotidiennes, à côté du lever, des repas, de tout ce qui rythme la vie de l'enfant ; cela fait partie de son confort, de ses petites habitudes.

Les programmes de télévision publiés dans la presse jouent un grand rôle dans ce plaisir. Les familles, selon leurs moyens, achètent revues hebdomadaires ou journal local et tous les enfants de 9-10 ans que nous avons vus avaient l'habitude d'y chercher aussitôt les émissions annoncées pour le mardi soir, le mercredi, le samedi et le dimanche. Pour eux n'existent que les programmes correspondant à leur créneau horaire ; les gros consommateurs de télévision n'en laissent rien échapper et l'on peut presque dire qu'ils finissent par aimer tout ce qui leur est proposé là. Nous disons dans notre livre - et c'est un peu une boutade : «Les jeunes Français de 1980 aiment les héros morts et les films américains.» En fait, ces vieux films, ceux de Jean Gabin par exemple, sont ceux qui passent le mardi soir. On peut donc orienter leurs préfé-

rences puisque ce qui compte pour eux, c'est l'attente de ce qu'ils vont voir dans leur tranche horaire.

Telle est la responsabilité de ceux qui préparent les programmes : s'ils choisissent tel film, tel feuilleton, ils savent que l'enfant l'aimera parce qu'il est dans ses habitudes de regarder la télévision à ce moment-là.

Quant aux goûts, on observe des constantes chez les 9-10 ans. On dira - et ce sont des discours que tiennent les enfants eux-mêmes : «Les filles aiment les histoires romanesques, les garçons préfèrent les bagarres.» Dans notre échantillon, nous ne l'avons pas vraiment vérifié. Les enfants impressionnables, qui ont tendance à se protéger des émotions fortes, se cachent par moment les yeux, disant aux aînés : «Tu me dis quand c'est fini.» Ils continuent à écouter mais ils ne regardent plus ; parfois même, en cas de scène violente ou d'épisode sanglant, écouter devient trop dur, alors ils sortent en demandant qu'on les rappelle quand la séquence sera passée. Il y a des différences entre les enfants à l'égard de ce qu'ils acceptent comme seuil émotionnel ; les uns disent : «Moi, je ne peux pas voir ça...» D'autres, au contraire : «Avoir peur... le sang, moi j'adore !» Certains ne supportent pas de voir des enfants abandonnés. Ils aiment pourtant avoir peur, ils aiment pleurer : cela fait partie du plaisir. Mais le grand thème à cet âge-là, c'est essentiellement ce qui fait rire : les gags, les personnages comiques. On aime l'aventure, le western ; les policiers intéressent peut-être plus tard. Les dessins animés, qui semblent un peu délaissés, gardent des amateurs jusqu'à quinze ou seize ans.

Quant à la publicité, c'est vraiment pour eux un plaisir extraordinaire - peut-être la première chose qui attire les plus petits ; elle exerce encore une forte attraction sur les 9-10 ans, bien que certains commencent à la juger : «Non, c'est bête ; c'est pour faire vendre. Nous, on la regarde pas.»

Je crois que, dans l'ensemble, les parents sentent bien ce qui intéresse les enfants.

Le plaisir est la trame de tout ; quand il s'agit de l'enfant devant la télévision, c'est la première chose à appréhender.

La télévision et les autres

La télévision est toujours reliée à l'autre, même quand on la regarde seul.

Un enfant nous a dit : « Dans la maison, quelquefois, il y a du gros silence... » Il est revenu de l'école - avec la clef - et il n'y a personne à la maison. Alors il branche tout : radio, télévision, pour essayer de créer une présence, en attendant la mère qui n'est pas là.

La télévision est le substitut de l'autre : on la regarde avec l'autre et c'est toujours la télévision familiale. Mais encore, et c'est beaucoup plus fort, on en parle avec l'autre. Elle n'est jamais coupée de la relation et n'isole pas l'enfant, au contraire : elle reste liée à la présence et à l'absence de l'autre.

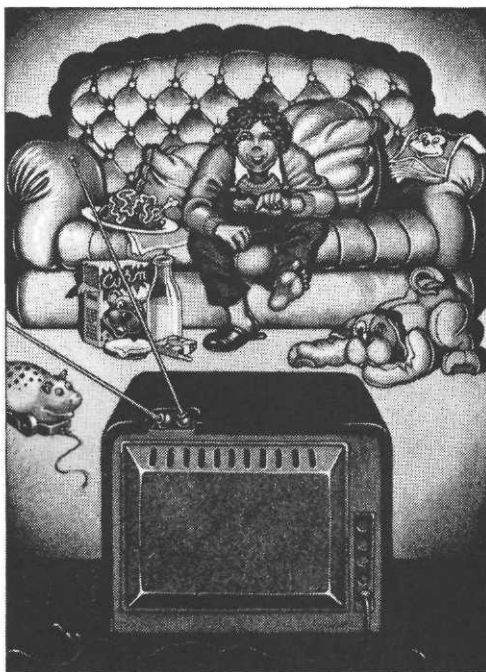
Même à neuf ans, on est encore petit par certains côtés, on a besoin d'un maternage. La télévision, c'est l'occasion, le soir, de retrouver la famille et sa chaleur. Les enfants nous ont décrit les places où ils s'asseyent : Papa ici, Maman là, chacun a la sienne, sur un fauteuil, un canapé, ou par terre, à côté du chien. Le plaisir c'est, à huit heures et demie, de pouvoir rester un peu et regarder ensemble, avec les parents ; toute l'ambiance familiale se recrée là : certains parents parlent pendant l'émission et les liens, parfois, s'en trouvent resserrés.

Les rapports conflictuels se renforcent aussi autour de la télé : on se dispute à propos du choix des programmes comme on le fait en d'autres occasions. Les familles qui parlent rarement ne parleront pas davantage ; celles qui parlent y trouveront un prétexte à de nouveaux échanges. Je veux dire que la télévision s'inscrit dans le contexte familial ; elle ne le dérange pas, n'y opère aucune mutation : elle renforce et cristallise les relations existantes. C'est du moins ce qui nous est apparu dans notre enquête ; resterait à le vérifier sur un plan plus général.

Certains adultes qui ont l'habitude de sanctionner le comportement de l'enfant trouvent dans la télévision un prétexte à punitions. Mais nous avons été surpris de constater qu'il y avait très peu de sanctions familiales par rapport à la télévision ; elle est généralement considérée

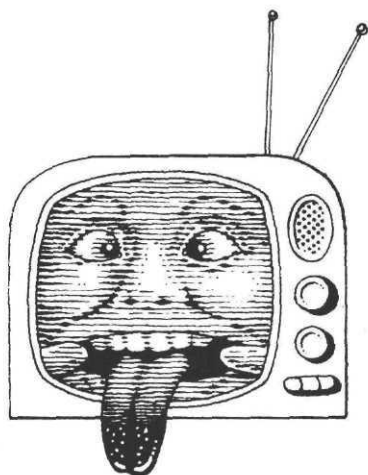
comme plutôt intéressante et instructive. On n'en prive donc pas les enfants, du moins les jours et veilles de congé, mais il y a quelques limitations très précises, qui sont liées au sommeil, à la santé de l'enfant ; et puis, il y a les devoirs, et c'est très important, surtout vers 9-10 ans, avec la fin du CM2 et l'entrée en 6e.

Des jeunes de 12-13 ans nous ont parlé de ces limitations : « Moi ma terreur c'est neuf heures et demie... Je regarde ma montre et quand je vois l'aiguille qui s'approche de la demie, je vis plus, hein ! Le film, je peux même plus le regarder, je me dis : ça y est, va falloir que je m'en aille. » Chez les petits de 10 ans, la trame du récit a beaucoup moins d'importance parce qu'ils n'ont pas une vision aussi suivie de la construction du récit, du suspense jusqu'à la fin. Aller se coucher au milieu d'un film, c'est moins grave à 9 ou 10 ans qu'à 13, où l'on vit toute une attente suspendue au progrès du récit.



Dessins de Gilles Bachelet pour
Drôle de samedi soir ! de Claude Klotz, Hachette.

On nous a demandé si les enfants tiraient profit des échanges familiaux à propos de la télévision, si ce dialogue entre parents et enfants n'était pas plus fréquent dans certaines classes sociales, et s'il n'était pas absent chez les plus défavorisées. Ce que nous avons observé, c'est



que l'enfant profite d'autant mieux de la télévision qu'il en parle avec un adulte - nous y reviendrons plus loin, au sujet de «la télévision et les connaissances» - mais cet accompagnement adulte, si important pour l'enfant, nous n'avons pas pu le relier à une classe sociale particulière : dans toutes les classes sociales, il y a des parents qui parlent avec l'enfant et d'autres qui ne parlent pas. Nous étions trois enquêteurs à nous partager les tranches d'âges et les zones géographiques, et c'est ce qui nous est apparu en comparant nos résultats.

Il est des thèmes qui touchent profondément les adolescents : les conditions de vie, les enfants qui ont faim, le divorce, etc. A partir des débats sur ces thèmes auxquels ils assistent à la télévision, ils ont entre eux des discussions qui les aident à formuler un certain nombre d'idées. Dans les groupes que j'ai vus, j'avais demandé à un jeune Portugais d'une quinzaine d'années : «La télévision, est-ce aussi important que l'école ?» Il m'a répondu : «Moi, sans la télévision, je ne pourrais jamais apprendre la société. Tout ce que j'apprends, je l'apprends là ; c'est là que je vois comment les gens se comportent, comment ils parlent, comment ils réagissent. J'ai besoin de ça ; autrement, je ne peux pas vivre dans ce milieu que je ne connais pas.»

La télévision est reçue dans la famille mais elle devient ensuite l'objet d'échanges dans la classe d'âge. Elle y donne lieu à des jeux, des signes de connivence ; on répète les gags, il en naît des modes : c'est le clin d'œil à la classe d'âge. C'est aussi le plaisir de s'affronter, de montrer qu'on sait raconter plus ou moins bien que les autres. Il y a toute une reconnaissance des autres et de soi-même à partir d'un spectacle.

Les gestes, les chansons, les publicités, l'imitation d'un acteur, tout cela devient un autre univers que l'enfant s'approprie complètement et qui renforce sa relation avec les copains, à tous les moments de la journée, en classe ou d'une école à l'autre. La télévision est encore plus importante à partir du moment où elle est éteinte ; alors elle commence à vivre et les enfants en font une sorte de patrimoine qui est leur monde à eux.

Tous les enfants que nous avons vus avaient la télévision. En être privé, ne serait-ce qu'à cause d'une panne de récepteur, c'est risquer d'être exclu du groupe : que dire de ce qu'on n'a pas vu ? On n'a pas eu le plaisir du spectacle mais surtout on reste en dehors des échanges qu'il entretient ensuite.

On s'aperçoit d'ailleurs que chez les 9-10 ans, le récit par lui-même n'est pas ce qui importe - chacun a vu le spectacle à sa façon - il ne vise pas l'exactitude mais la reproduction de ce qui a fait plaisir. On ne reprend, ponctuellement, que les moments importants ; en revivant le spectacle, on en fait autre chose : on l'attendait, on l'a vécu puis on en parle et cela fait durer le plaisir.

Pour les adolescents, vers 13-14 ans, la télévision devient un moyen de connaître le monde adulte, de prendre position par rapport à ce monde, de se faire une opinion et de se distinguer entre soi. A partir des débats télévisés, ils discutent, sont d'accord ou pas d'accord, ils trouvent des arguments et construisent entre eux leur propre point de vue. Le trop bon élève, enfermé dans ses livres, qui ne s'intéresse ni à la campagne électorale, ni à l'attentat de la rue Copernic, est rejeté par la majorité de la classe. Ainsi l'univers scolaire est-il relativisé (cet univers imposé, dont on n'est même pas sûr qu'il vous procurera du travail).

Les activités proposées par le programme «Jeunes téléspectateurs actifs» ont eu pour conséquence d'amener beaucoup d'adolescents à regarder les informations ; ils en ont critiqué parfois le côté «spectacle» avec ses violences et ses facilités tout en appréciant aussi une présentation efficace et accessible à tous. C'est plus tard, vers 16-17 ans, qu'on observera certain rejet de la télévision, accusée de ne transmettre qu'un reflet des stéréotypes adultes.

Plaisir, objet d'échanges avec l'autre, la télévision est vraiment une porte ouverte à la communication pour qui cherche le dialogue avec l'enfant. Bien sûr, il faut respecter l'intimité de l'enfant et il ne s'agit pas de s'immiscer dans son

imaginaire. Mais le plaisir partagé de la télévision permet une écoute de ce qu'il vit, de ce qu'il pense sur la vie, de ce qu'est son univers de référence.

La télévision et la réalité

Quand on parle de la télévision et de la réalité, il faut d'abord distinguer des niveaux de compréhension, en fonction de l'âge et de l'expérience des enfants. Nous avons distingué deux tranches d'âge : les 9-12 ans d'une part, et de l'autre les préadolescents et adolescents. La préadolescence crée vraiment une rupture par rapport à l'enfance ; non seulement en termes de plaisir et d'intérêt mais, plus profondément, en termes de compréhension, de saisie des choses.

La notion du temps à la télévision évolue avec l'âge de l'enfant : durée de l'émission vécue par le spectateur, durée de l'histoire vécue par les personnages, durée du tournage vécue par les acteurs, réalisateurs et techniciens ; tout cela n'est d'abord ni distingué ni compris.

L'enfant confond d'abord le temps du récit et celui du tournage ; le récit filmé, pour lui c'est du théâtre : la caméra se met en marche quand le rideau se lève ; elle s'arrête quand il se ferme. Il y a adéquation entre la durée de l'histoire et celle du tournage, entre le temps vécu par les personnages et par le téléspectateur ; dans «Au théâtre ce soir», pendant une heure et demie les acteurs jouent, la caméra filme et les téléspectateurs regardent.

Plus tard, l'enfant s'aperçoit qu'on ne tourne pas tout dans l'histoire : la caméra montre les personnages à Paris, partant en voyage, puis on les voit un peu en cours de route et enfin arrivant à Lille, mais on ne les suit pas dans tous leurs déplacements. Il s'agit donc de «morceaux» et non pas d'une histoire montrée dans toute sa continuité. C'est la seconde étape de la compréhension de l'enfant.

En une troisième étape, il se rend compte que les acteurs ne jouent pas tout le temps, qu'ils ne font pas réellement le voyage et que l'histoire n'est pas vécue complètement, mais comporte des ellipses. Tout cela se construit vers 9-10 ans et débouche sur une idée très importante : «Ce qu'on voit, ce n'est pas réel.»

A partir de là seulement, l'enfant va comprendre que la télévision est médiatisée, c'est-à-dire qu'il y a un intermédiaire entre lui-même et l'événement : d'abord le cameraman, qui choisit de se placer ici ou là pour avoir tel ou tel point de

vue sur l'action, et qui tourne ou arrête à tel ou tel moment. Ensuite, cela devient plus complexe - le directeur peut censurer une image pour des raisons diverses, politiques ou autres. Les adolescents se rendent compte alors que toutes ces images sont des collages, qui sont faits non par la caméra, parce qu'elle ne peut pas tout montrer, mais à partir des intentions qu'il y a derrière ; la télévision apparaît donc ciblée, intentionnelle, avec un intermédiaire entre le spectateur et la réalité. Un média, avec un médiateur.

Pour l'enfant petit, l'image c'est l'objet. Quand il grandit, à partir de 10 ans, il commence à penser qu'on peut trafiquer l'image, que quel qu'un, en fait, la trafique et que l'image n'est pas l'objet mais la représentation de l'objet. Cela se fait progressivement (avec la période sensible de 9-10 ans, et c'est complètement fini à 12-13 ans). L'évolution n'est pas très rapide parce que la télévision bénéficie, jusqu'à 9-10 ans au moins, du même crédit de confiance que les parents et l'école : la télévision, c'est fait pour l'enfant, pour lui apprendre ; c'est fait pour informer les gens. Comme les parents et les enseignants sont là pour vous éduquer. Tout cela, c'est un univers de sécurité et l'enfant vous dit : «Mais, ils ne vous diraient pas des choses fausses, tout de même !»

Pour les 9-10 ans, la télévision est fiable parce qu'elle annonce la couleur ; elle n'a pas d'intention de mensonge puisqu'elle prévient : ici l'information, là la distraction, ailleurs la publicité, comme si elle disait : «Ici je dis la vérité, et là non.» C'est la même attitude que celle des parents ; on sait quand ils blaguent mais on sait qu'ils vous aiment, donc, de toutes façons, ils veulent votre bien. C'est cela la sécurité affective.

Pour l'enfant, il n'existe qu'un seul point de vue : le sien, et tout est centré autour de lui ; les acteurs sont là pour lui faire plaisir, tout est fait pour lui. Sa vision de l'image comme représentation, de l'image médiatisée, n'émerge qu'au moment où il commence à se poser des questions par rapport à son environnement. Il se rend compte que son père a aussi son point de vue, sa mère le sien, qui n'est pas forcément le même et c'est le début d'une différenciation.

Avec la préadolescence seulement apparaît la nécessité de la vigilance. Alors les enfants mettent en doute non pas l'intention du parent ou de l'enseignant, mais l'intention de la télévision et puis la qualité du résultat : on peut avoir une bonne intention et mal la réaliser.

Vers 12 ans, en discutant entre eux, ils prennent conscience que derrière l'écran, il y a beaucoup de gens, de l'argent, la concurrence entre les chaînes, les directeurs qui commandent, la politique, l'économique, tout ce monde enfin qui devient pour eux la société.

Et ce problème de la réalité est très complexe. Bien sûr, ils savent qu'une histoire, ce n'est pas vrai, mais la question du réel commence à se poser à propos de tout, même des informations, c'est-à-dire à propos de l'événement. Tant qu'il ne s'agit que de trancher entre fiction et réalité, si tel personnage a existé, si c'est un acteur qui joue son rôle, tous les débats sont encore possibles. Mais à partir du moment où ils comprennent que l'événement est «représenté», les choses deviennent plus difficiles.

Le sport même est représenté. Bien sûr, un but est un but, et la discussion, là, a ses limites ; mais il y a une façon de montrer les spectateurs, de filmer ceux qui applaudissent et qui crient pour une équipe ou pour l'autre, et de dire à la fin : «C'était un beau match, ils se sont bien battus !» Les adolescents jugent alors que le présentateur est partisan, que les images sont partisans - d'autant qu'ils le sont eux-mêmes, ayant chacun leur équipe préférée...

Cette démarche critique, qui devient passionnante pour les adolescents, elle commence chez les petits quand on leur fait observer l'image : ils voient qu'il ne s'agit pas de théâtre, pas de défilement continu, alors «qu'est-ce qui se passe ?» Cette question marque le début de leur évolution.



Dessin d'Edward Gorey pour Théophile
a rétréci, de Florence P. Heide, Ecole des loisirs.

Peut-on apprendre avec la télé ?

Nous avons découvert à ce sujet une énorme contradiction. En parlant avec les enfants, on s'aperçoit qu'ils ont une ouverture étonnante sur les événements du monde, sur la géographie, l'histoire, l'actualité ; un enfant de 9 ans est capable de vous parler de tel discours de Reagan ou tel détail précis qui l'a intéressé. Il y a là un foisonnement d'informations qu'on ne trouve pas dans le livre scolaire ni dans la famille et qui vient de la télévision. Or, si l'on demande à cet enfant : «Est-ce que tu peux apprendre avec la télévision ?» il répond «Non», ce qui contredit totalement ce qu'on avait d'abord constaté. Le même enfant apprend, déclare qu'il n'apprend pas et n'a pas conscience d'apprendre.

Je lui dis : «Qu'est-ce que tu as vu à la télévision ?» Il ne sait pas répondre. «Tu as regardé la télévision la semaine dernière ? - Oui. - Tu as vu des choses intéressantes ? - Oui, oui. - Qu'est-ce que c'était ?» Pas de réponse. Alors il s'affole et se dit : «Je regarde tous les jours pendant je ne sais combien de temps et je ne sais rien ? Je n'ai rien appris, je n'ai rien retenu.» (On retrouve la même panique chez les adultes.) Un enfant explique : «Je regarde, mais ça passe, ça passe... - Mais tu retiens quelque chose ? - Oh oui ! Je retiens ce qui m'a fait peur.» Il a l'impression de retenir des chocs, sans arriver à tous les évoquer. Il dit aussi : «Quand on discute avec les copains, on parle d'un truc, alors là, je me souviens de l'avoir vu.» Un autre lui répond : «Ben oui, quand on te le dit, tu te rappelles !» et ça les fait beaucoup rire.

L'enfant a le sentiment qu'avec le visuel tout lui échappe, qu'il n'a pas de prise sur ce qu'il voit et cela l'inquiète. On lui demande ensuite : «Mais qu'est-ce que c'est qu'apprendre ?» et il répond : «Apprendre, c'est se l'enfoncer dans la tête... Lire, relire...» Finalement, le modèle de ce qu'on apprend, c'est la récitation : «J'ai appris quand je peux réciter.» Tout le modèle scolaire revient là : on ne sait que ce qui est su à la manière de l'école. On ne sait que ce qu'on peut redire dans les termes où ça a été dit : à partir du moment où on a le mot, on a l'objet.

Il n'y a même pas plusieurs mots pour dire la même chose ; c'est-à-dire que le langage n'est pas relativisé en tant que langage. Ainsi on sait la nouvelle entendue à la télévision quand on est capable de répéter la phrase du speaker ; et puisqu'on ne peut pas la répéter, on ne sait pas.

Et puis, apprendre, ça fait souffrir, «il faut se l'enfoncer dans la tête» ; pour retenir, il faut

vraiment avoir travaillé. Ce caractère pénible, répétitif, littéral est lié à la notion d'apprentissage. Dès lors, évidemment, la télévision n'apprend pas puisqu'elle est un plaisir, et la preuve, c'est qu'on n'en sait rien évoquer spontanément.

Quelle est donc, du point de vue de l'enfant, la place de la télévision dans les moyens d'apprendre ? La famille vous apprend la vie : comment vous comporter, dire bonjour, etc. L'école vous apprend les mathématiques, et la télévision, ça fait voir des choses dans le monde. Ces fonctions-là sont bien identifiées. Mais l'apprentissage, lui, est réservé à savoir «redire», «refaire», etc.

Autre problème par rapport à la lecture de l'image. Les enfants disent : «Quand je vois quelque chose à la télévision, avec les images seulement je ne peux pas comprendre. Ce qui fait que je comprends, c'est ce que les gens disent.» C'est-à-dire que pour eux, dans le message audiovisuel, le plus fiable est la parole. Ce que contredisent absolument les récits qu'ils en font.

Par exemple, un garçon de 10 ans raconte un film avec Audrey Hepburn : «J'aime bien. C'était une femme qui était aveugle. Et puis qui connaissait par cœur sa maison. - Et seule dans la nuit. - Dans la nuit, oui... Ça faisait peur surtout quand le bonhomme il avait le couteau... C'était affreux, il saignait... - Et qu'est-ce qui faisait peur dans tout ça ? - C'est surtout les bruits, quand il avançait, ça faisait une musique. Puis, le noir, le bruit...»

Un autre, à 9 ans et demi, a très bien lu sur le visage des acteurs : «Quand les gens se regardent face à face, ils parlent pas. Y'a leurs yeux qui commencent à se gonfler. Ils commencent à être pas contents. Leurs yeux commencent à être pas contents.»

Ils racontent très bien, ayant tout compris des intentions des personnages. Leur appréhension de la télévision est essentiellement visuelle et c'est sur cette base qu'ils mémorisent et qu'ils élaborent des constructions dont s'enrichit leur imaginaire. Pourtant, ils continuent à dire : «Moi, je ne comprends pas s'il n'y a pas la parole... Par exemple, le cinéma muet, il fallait des cartons, non ? On n'aurait pas compris autrement.»

Ceci devrait poser bien des questions aux adultes. Qu'est-ce que cette civilisation qui vit d'images et en même temps refuse l'image, ne la considérant pas comme une culture ? Grâce à la télévision, on a pu observer un certain fonctionnement de la mémoire, mais l'enfant n'accepte comme mémoire que le rappel, c'est-à-dire ce qui peut être évoqué. Il ignore toute cette mémoire qui n'est pas forcément mobilisable à volonté mais qui resurgit à certains

moments. On se trouve là devant un phénomène culturel de masse, qui est vécu quotidiennement avec la télévision. A la limite, notre société ne reconnaît pas d'existence à l'inconscient.

Si l'enfant savait tout ce qu'il tire, en fait, de l'image, sans doute en ferait-il tout autre chose. Avec ces résistances des adultes contre la technologie nouvelle, on risque de faire manquer un certain nombre de découvertes à ces jeunes, qui sont beaucoup plus à l'aise que les adultes dans le monde des images et pourraient être très créatifs. Les jeunes de 17-18 ans rejettent le monde adulte mais ils en adoptent pourtant les stéréotypes. Toutes ces créativités, dont la plupart des adultes sont incapables parce qu'ils ont des rigidités acquises qu'on ne peut plus retransformer, on ne leur laisse pas leur chance et, avec des modèles de ce genre, on aboutit à un blocage au niveau des réalisations.

La télévision et les connaissances

On retrouve ici le fait que l'enfant n'a pas idée de la masse de ce qu'il a pu apprendre et, ce qui est très étonnant, il n'en a pas l'idée parce que, c'est directement intégré à sa vie : cela fait partie de son univers.

Il voit le Mexique, le western, etc. et tout cela, immédiatement, fait partie de ce qu'il avait déjà. Ce visuel modifie ses images et il ne sait pas de quelle manière. On ne peut pas être conscient, quand on sait quelque chose, qu'avant on ne le savait pas - sauf à l'école, justement (quand on sait sa leçon, on sait aussi qu'avant on ne la savait pas). Ce qui a été vu, l'information reçue



Raymond Briggs : Les vacances du sacré Père Noël, Grasset.

ont changé votre vision des choses et vous ne savez plus très bien ce qui s'est passé.

Quand on fait parler un enfant, par exemple sur le Mexique, il vous cite beaucoup d'images et vous dit : «Des fois il y a un peu d'herbe et puis d'autres fois, il n'y a que du sable... il n'y a pas de rivière qui coule et puis il n'y a pas beaucoup de vert... - Tu as vu ça à la télévision ? - Oui.» Il a une vision synthétique du Mexique ; le fait de procéder par images, qui sont des éléments complets puisque chaque histoire se situe dans un cadre, mobilise toutes ensemble les représentations d'un pays.



Hercule contre Hercule, dessin de Recreo, texte de Yannick, d'après C. Arnal, G.P.

Ce qui inquiète toujours les gens, c'est l'Histoire : «Ils vont tout mélanger, Louis XIV, la préhistoire, le Moyen Age, etc.» Il est vrai que l'enfant saisit, par touches, des visions de certaines époques et l'on s'aperçoit qu'il les appréhende, là encore, par grands ensembles : sous Louis XIV on s'habillait de telle manière, il y avait Versailles, des gens étaient courtisans et d'autres avaient faim... Ainsi se forme de la société, à un moment donné, une vision un peu synthétique, beaucoup plus riche que l'énoncé d'un événement avec sa date apprise par cœur. Marignan 1515, ce n'est rien ; mais comment les gens étaient-ils habillés à la bataille de Marignan ? Que s'y est-il passé ? Comment vivaient-ils ? Que mangeaient-ils ? Un château fort vu au cours d'une promenade rappelle telle histoire du Moyen Age où il était question de chaudrons d'huile bouillante. Ce sont des situations plus riches et plus synthétiques, à partir desquelles on peut faire réfléchir.

Et l'on s'aperçoit que les enfants ont une vision du progrès technologique : l'outil de pierre, puis le ter, la lance, l'arme à feu, enfin le nucléaire. A partir de l'évolution technologique, ils sont capables de greffer de grandes périodes.

C'est cela le fil conducteur. La technologie par les armes, par les objets de consommation leur est très sensible. J'ai même entendu un enfant dire : «Pendant la préhistoire, ils regardaient la télévision en pierre ; après elle est devenue en bois : il y avait un écran de télé mais c'était des gens qui venaient derrière l'écran.»

Ils ne font pas la différence entre des objets qui évoluent peu à peu et des mutations technologiques.

A partir de là, par exemple, vous voyez ce que vous pouvez faire passer en classe sur l'évolution, la durée, l'Histoire. Des objets apparaissent qui n'existaient pas, de nouvelles fonctions : la télévision n'existait pas mais il y avait peut-être une autre forme de spectacle ; et quelqu'un courait pour apporter les nouvelles.

L'enfant a tout cela en réserve, et mieux structuré qu'on ne le croit. Evidemment, il faut un adulte pour l'aider à faire, de ce matériel, tout autre chose. Vous verrez, dans le livre, l'extrait d'un débat à propos de l'an 2000 : «Il y aura des choses extraordinaires... tout va changer... - Oui mais moi j'ai toujours peur de me réveiller, un matin, avec un gros pied. - Un gros pied ? - Oui, un matin je me réveille et j'ai un gros pied. Parce que les hommes ehangent et qu'est-ce qui va se passer ?»

Et un autre, qui écoutait, lui répond : «Mais non, c'est pas toi qui vas changer, c'est ton bébé ! Ça bouge doucement, c'est jamais les hommes qui existent qui changent, c'est ceux qui vont venir après.»

C'étaient des enfants de CM2 ; ils avaient neuf et dix ans. Celui du gros pied était très nerveux, impertinent en classe, un gosse fatigué par l'ambiance surmenée d'une famille nombreuse. L'autre enfant, élevé par sa mère seule qui lui avait expliqué tout ce qu'il voyait à la télévision, avait une vision différente ; il disait : «C'est les hommes qui font les changements, eux qui ont fait les avions, etc.» L'aide de l'adulte lui avait appris à replacer les prodiges de l'an 2000, les choses extraordinaires de la télévision par rapport à ce que peut faire l'homme. L'autre, au contraire, sans personne pour les lui expliquer, recevait ces chocs affectifs sans pouvoir les replacer dans un contexte connu ; il avait peur de l'intervention magique, de la mutation.

Quel est exactement l'espace géographique des enfants, quelle représentation ont-ils du monde, des différentes sociétés, des différentes cultures ? Il faudrait faire une enquête spéci-

fique à ce sujet mais il est certain qu'il y a beaucoup d'éléments - et qui fonctionnent. Un accompagnement adulte peut aider à les utiliser. Si les professeurs de géographie savaient tout ce qui est possible ainsi, ils pourraient prendre appui directement sur tout cela.

Un enseignant qui, pour faire son cours, part de la télévision et de ce qu'elle a pu apporter aux jeunes a immédiatement le contact avec eux. Tout le travail de motivation est fait, l'éveil de la curiosité - cette démarche première et qui n'est pas facile. On passe un temps fou à essayer de motiver les enfants sur Henri IV ou autre chose ; il y a peut-être une façon de procéder ou certains enseignants ont le charisme... Mais, devant un enfant fatigué, distrait, si l'enseignant va à lui à travers la télévision, il a déjà la porte ouverte.

A mon avis, un professeur de géographie pourrait discuter avec les jeunes pour savoir de quoi est composé leur espace, ce que c'est pour eux que les Etats-Unis, comment cela se situe, qu'est-ce que «près» et «loin» ? Qu'est-ce qu'un espace liquide, marin, un espace astral... A partir de toutes ces représentations - qui varient avec les âges et sont directement en prise sur leurs lectures, sur la télévision, etc. - il n'a plus qu'à remettre en place, rectifier, compléter, fournir le vocabulaire, faire fonctionner tout cela. Son travail pourrait accompagner la télévision ; il pourrait partir de cet acquis.

S'il ne le peut pas, c'est qu'il ignore ce qu'est cet acquis et de quoi il est fait ; il y faudrait toute une recherche, un temps considérable et presque des enquêtes spéciales pour interroger les enfants, les écouter, apprendre comment se raccorder leurs différents savoirs. L'enseignement traditionnel de la géographie ne s'intéresse pas à ce qu'est l'espace pour l'enfant.

A sept ans, à dix ans, à quinze ans, on a des visions d'espaces très différentes. Les moyens de locomotion, par exemple, peuvent donner aux enfants une idée des distances - ils savent qu'on prend l'avion pour aller aux Etats-Unis. La télévision leur apporte beaucoup d'atouts : elle leur donne une idée de la chaleur, des climats ; ils voient les gens transpirer dans les films, ils voient les Esquimaux, ils constatent la difficulté de faire du feu à certains endroits trop humides. Qu'est-ce qui pousse autour de Tarzan ? Des lianes.

L'enfant a tout ce savoir immédiat. Si l'on ne fait pas le raccord avec les acquisitions scolaires, non seulement on se prive de sa motivation mais en plus c'est dangereux : il va y avoir deux savoirs parallèles et celui de l'école

risque d'être le moins bien placé car il sera le moins vécu. Ou bien l'enseignant s'appuie sur ce savoir de l'enfant, le situe, le rectifie et lui donne une colonne vertébrale, ou il reste à côté et, à mon avis, il ne sera pas le plus fort. Il va s'enfermer dans l'abstrait, et le vécu ce sera la télévision. L'appréhension globale de scènes représentant une époque, un espace climatique donnés est beaucoup plus riche que toutes les explications sur «l'Equateur», un mot qui ne dit rien à l'enfant. Voici Tarzan, son espace végétal, ses lianes : «ça c'est l'Equateur.» On a là le point de départ de toute une émission. C'est tout l'art du pédagogue.

Il n'avait autrefois que sa parole et le livre, maintenant il a la télévision ; c'est à lui d'adapter sa pédagogie, sa pratique. Sans doute l'accepterait-il comme une illustration à ses dires. Mais elle ne peut être cette illustration : elle précède, elle englobe ; c'est à l'enseignant d'entrer dans le monde de la télévision et de le structurer.

Il y a plus de télévision que de programmes scolaires, beaucoup plus d'images que de choses à apprendre ; on peut y trouver toute la matière d'un enseignement. A partir d'une seule émission, on peut déduire tout un monde de connaissances.

Cela suppose toute une recherche d'archivage, l'ouverture aux pédagogues des archives de l'INA (Institut National de l'Audiovisuel), le travail au magnétoscope, la préparation de programmes sélectionnés, etc. La télévision scolaire trouverait là une nouvelle vocation. Pour répondre aux demandes des enseignants, on peut évidemment tourner des documentaires, mais on peut aussi, à partir de *Tarzan* ou de tel autre film, réaliser un montage pour illustrer une notion précise. On peut encore envisager de commenter l'image en inventant au besoin un système de signes en surimpression pour guider l'œil dans la lecture de l'image. Il y a là toute une perspective de créativité.

Il y faut une institution, des moyens. Des amateurs, peut-être, ont déjà entrepris cette démarche. Déjà, aux tout débuts de la télévision, un instituteur avait eu l'idée de transporter son récepteur de son appartement dans sa classe et d'exploiter les émissions avec ses élèves. C'est l'esprit des méthodes Freinet : un enfant ramène un oiseau à l'école et toute la leçon de choses sera faite à partir de là. Elle existe, cette créativité des pédagogues. Et la télévision peut être cet oiseau, ou la graine qu'on a trouvée et qu'on apporte en classe. Cela peut devenir une expérience extraordinaire.